

Experimental Writing: A Commitment to a *Different Morocco*


Chaïmae Blilete

Sidi Mohamed Ben Abdellah University, Fez, Morocco

Corresponding author: bliletechaimaeprof@gmail.com

ORCID iD : [0009-0003-6192-9526](https://orcid.org/0009-0003-6192-9526)

Received	Accepted	Published
24/11/2025	03/04/2026	28/04/2026

 : 10.63939/ajts.g0svyr38

Cite this article as: Blilete, C. (2026). Experimental Writing: A Commitment to a Different Morocco. *Arabic Journal for Translation Studies*, 5(15). <https://doi.org/10.63939/ajts.g0svyr38>

Abstract

Subversive engagement through experimental writing is an arduous mission that has cost intellectuals their lives and even their freedom, all in an effort to envision a "reformed Morocco," a Morocco strong politically, economically, and socially. A Morocco of freedom, a Morocco of culture, a Morocco of quality education and scientific research. A Morocco of pride. This was the mission of intellectuals, and its validity remains a responsibility in the hands of those who truly belong to this country, body and soul, not those who repeat political slogans for their own benefit and who are capable of changing their tune as needed.

An "Other Morocco" demands an inexhaustible energy, an honest spirit, free in its choices but above all responsible for its actions. Laâbi engages in subversive writing that breaks with the falsification of lived experience. He has played the role of a translator, faithfully conveying the social vices, traumas, and tortures of those who dare to go against the grain. Laâbi embarks on a dissident commitment while employing textual violence to convey the oppression of power and the total silence of a subjugated people, delivered to the whims of fate. For Serhane, subversive activism challenges the literary question in relation to the social question. He undertakes a demystification of "sacred" language and sacralizes "poetic" language in a truly paradoxical and conflictual situation.

Khair-Eddine's subversion is not achieved through the renunciation of the subverted cult. On the contrary, it is a way of rewriting it, reforging it, recreating it differently through a style of writing that highlights uprooting on a linguistic level as well as on the level of the imagination. He calls upon a subversive imagination to redefine the landmarks of a New Morocco and a New Citizen. For all three writers, subversion is the vehicle for a writing of urgency and exacting standards.

Keywords: Subversion, Bilingualism, Translation, Irony, Duality, Conflict

© 2026, Blilete, licensee Democratic Arab Center. This article is published under the terms of the Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International (CC BY-NC 4.0), which permits non-commercial use of the material, appropriate credit, and indication if changes in the material were made. You can copy and redistribute the material in any medium or format as well as remix, transform, and build upon the material, provided the original work is properly cited.

L'écriture expérimentale : Un engagement pour un *Autre Maroc*


Chaïmae Blilete

Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Fès, Maroc

Auteur correspondant: bliletechaimaeprof@gmail.com

ORCID iD  : 0009-0003-6192-9526

Reçu le	Accepté le	Publié le
24/11/2025	03/04/2026	28/04/2026

 : 10.63939/ajts.g0svyr38

Citez cet article : Blilete, C. (2026). Experimental Writing: A Commitment to a Different Morocco. *Arabic Journal for Translation Studies*, 5(15). <https://doi.org/10.63939/ajts.g0svyr38>

Résumé

L'engagement subversif à travers l'écriture expérimentale est une mission pénible qui a coûté la vie des intellectuels et même leur liberté, afin de retracer un « Maroc bien redressé », un Maroc fort au niveau politique, économique et social. Un Maroc de liberté, un Maroc de culture, un Maroc de l'Enseignement et de la Recherche Scientifique de qualité. Un Maroc de fierté. C'était la mission des intellectuels d'où la validité reste une responsabilité entre les mains de ceux qui appartiennent vraiment à ce pays, corps et âme, non pas de ceux qui répètent des slogans politiques selon leurs propres intérêts et qui sont capables de changer le masque selon leur besoin.

Un « Autre Maroc » exige une volonté énergétique inépuisable, un esprit honnête, libre de ses choix mais responsable surtout de ses actes. Laâbi s'engage dans une écriture subversive qui rompt avec la falsification du vécu. Il a joué le rôle d'un traducteur qui transmet avec fidélité les vices sociaux, les traumatismes et les tortures de ceux qui osent être contre le courant. Laâbi se lance dans un engagement dissident tout en faisant appel à une violence textuelle pour transmettre l'oppression du pouvoir et le mutisme total d'un peuple soumis et livré au hasard du destin. Le militantisme subversif pour Serhane met en cause la question littéraire par rapport à la question sociale. Il se lance dans une démythification du langage « sacré » et sacralise le langage « poétique » dans une véritable situation paradoxale et conflictuelle.

La subversion chez Khaïr- Eddine ne se réalise pas à travers le renoncement au culte subverti. Au contraire, c'est une manière de le réécrire, de le reforge, de le recréer différemment à travers une écriture qui met en valeur le déracinement sur le plan linguistique mais aussi sur le plan de l'imaginaire. Il fait appel à un imaginaire subversif pour redresser les repères d'un Nouveau Maroc et d'un Nouveau citoyen. La subversion chez les trois écrivains est le vecteur d'une écriture d'urgence et d'exigence.

Mots clés: Subversion, Bilinguisme, Traduction, Ironie, Dualité, Conflit

© 2026, Blilete, Licencié par: Centre Démocratique Arabe. Cet article est publié sous les termes de la licence Creative Commons Attribution-Non Commercial 4.0 International (CC BY-NC 4.0), qui autorise l'utilisation non commerciale du matériel, à condition de donner le crédit approprié et d'indiquer si des modifications ont été apportées au matériel. Vous pouvez copier et redistribuer le matériel dans n'importe quel support ou format, ainsi que le remixer, le transformer et le développer, à condition que le travail original soit correctement cité.

Introduction

Dans la mesure où la subversion est une sensibilité littéraire, riche sur le plan de l'écriture. Elle fait appel à la représentation de l'être en déchiffrant ses failles par rapport à sa famille, son entourage, sa tribu, sa religion, sa société. Elle met en relief les rapports que l'individu entreprend sur le plan économique, politique et social. Considérer l'expérimentation comme étant un principe fondateur de la représentation des personnages: sujets- miroirs de la société s'avère une volonté afin de couper le lien avec la doctrine traditionnelle concernant les techniques d'écriture. Dès lors, cette écriture exige d'écrire différemment et violemment, le lecteur se redéfinit à travers les signes de sa propre défaillance.

Abdellati Laâbi, Mohamed Khaïr-Eddine et Abdelhak Serhane vont s'engager pour instaurer des nouvelles valeurs. Il s'agit d'une écriture qui valorise le détachement de normes anciennes. L'imaginaire subversif lance une démystification du sacré sur le plan social et politique. Quels seraient donc les principales bases de cette écriture? Fallait-il renouer complètement avec la doctrine traditionnelle? Comment peut-on définir le rapport entre le bilinguisme et la question identitaire? Quels liens fallait-il tisser entre le sacré et le poétique ?

Nous allons essayer de repérer les traits de la subversion chez A. Laâbi, M. Khaïr-Eddine et A. Serhane selon trois axes nommés respectivement : Laâbi : un militantisme pour un Autre Maroc ; Serhane : le discours d'une dualité conflictuelle au Maroc ; et finalement : Khaïr-Eddine : l'errance fondamentale.

1. Laâbi : un militantisme pour un *Autre Maroc*

La subversion a touché plusieurs domaines: la littérature, les arts plastiques, le cinéma et le théâtre. Elle était omniprésente dans la littérature maghrébine d'expression française. Prenons l'exemple du Maroc, plusieurs écrivains marocains se sont engagés dans ce « militantisme ». Ils sont partis à la quête de soi, à la recherche d'une identité à la fois individuelle et collective neutre d'un pays indépendant sur le plan idéologique, politique et social.

Parmi les précurseurs de cette aventure dissidente, nous notons en guise d'exemple: Abdellatif Laâbi, Abdelhak Serhane (Laâbi & Serhane, 2014) et Mohammed Khaïr-Eddine (Khaïr-Eddine, 1975). Ces écrivains feront l'objet de cet article.

Le discours subversif chez les trois auteurs se diffère partiellement mais le noyau de l'engagement et du militantisme dissident reste le même. Prenons le cas de A. Laâbi qui a su tracer le chemin labyrinthique de la situation culturelle au Maroc avec une révolte interminable.

Pour lui, l'écrivain marocain est un : « écrivain orphelin de son lectorat le plus proche », c'est-à-dire, le lectorat marocain est très limité, vu la situation culturelle du Maroc, qui par sa doctrine politique, n'encourage pas le lectorat. Nous pouvons noter quelques failles de

cet « autisme de l'Etat » : insuffisance totale et affreuse des bibliothèques publiques, de l'éducation livresque, artistique et musicale chez la majorité du peuple. Cet « autisme de l'Etat » n'est pas donné au hasard car les responsables comme le démontre A. Laâbi ont senti le danger de la culture et de la littérature vu leur rôle de sensibilisation et d'éveil des consciences. Un peuple qui ne lit pas est un peuple facile à gérer et à manipuler.

Le Maroc s'est engagé dans l'enjeu de cette politique d'un enseignement appauvri qui « ne sert plus à rien » et donc nous sommes face à un « alphabétisme bilingue » au Maroc selon le constat de la situation lamentable de l'enseignement et surtout des élèves et étudiants qui ne maîtrisent ni la langue arabe ni la langue française.

Remontons à autrefois, les étudiants de l'époque de Laâbi ont eu l'occasion de découvrir un enseignement qui s'ouvre sur la littérature et la philosophie. Par contre, si nous comparons cet enseignement avec celui d'actualité, nous constaterons l'inverse. L'étudiant se trouve face aux dogmes religieux, un enseignement basé sur « un pouvoir autoritaire ». Laâbi l'affirme clairement: « on nous enseignait la philosophie, la littérature. On a rencontré Baudelaire, on a rencontré Sartre et bien d'autres. Aujourd'hui qu'est-ce qu'ils rencontrent? Ils rencontrent les versets coraniques ». C'est un enseignement qui n'offre pas l'opportunité aux étudiants d'avoir un raisonnement critique, au contraire, leur raison est sclérosée par le pouvoir autoritaire que la religion leur dicte. Pour tracer le « portrait désenchanté du Maroc », il fallait partir d'un écrivain marocain « orphelin, censuré et même exilé », en passant par un « alphabétisme bilingue » modéré et enfin un Etat en situation « d'autisme ».

Cette situation va être le point d'engagement culturel de ces écrivains militants portant la voix de la révolte et de la révolution pour un « Maroc bien redressé » comme c'est le cas de Laâbi, dans son ouvrage qui s'intitule *Un Autre Maroc*, paru en 2013 aux éditions de la Différence, à travers lequel Laâbi fait « l'état des lieux » et lance un discours aux bons entendeurs pour un élan vers l'avenir, pour un changement radical qui offre la dignité, la justice, l'égalité et les droits à tous les citoyens.

Un écrivain engagé, il a commencé sa révolte à travers la poésie comme il le confirme clairement :

« j'ai toujours cru que la poésie est le vrai laboratoire de la littérature, l'agent de subversion et de contamination, le creuset incontournable où les formes se font et se défont, où la langue se renouvelle, où ces cimetières de mots que sont les dictionnaires reviennent à la vie » (Restuccia, 2003, p. 93).

Homme de valeur, il refuse la soumission collective du peuple marocain.

Laâbi est un militant qui a annoncé une nouvelle devise pour vivre dignement: « paix, justice et dignité ». Sa foi et son espoir de la liberté font de lui un homme emprisonné et un

« politique inculpé ». Malgré les circonstances, il s'est attaché à son rêve. La prison a été pour lui un espace pour mener une réflexion approfondie sur lui-même et sur les Autres :

« La prison a été pour Laâbi une modification radicale de sa perception du monde, « impitoyable école de transparence » qui lui a appris énormément sur lui-même et sur les autres » (Restuccia, 2003, p. 92).

Avec la privation de la liberté, le révolté en devient un autre.

Dans son roman intitulé *Les Rides du Lion* (Paris, Messidor, 1989) est l'un de récits les plus émouvants dans la mesure où l'auteur compare Rabat et Paris comme étant à la fois source de vie et de dilemme. Là où les injustices embrassent la justice. Il s'agit d'une « expérience de déterritorialisation de l'être et du moi ». Avec un ton à la fois ironique et violent. L'auteur médite sur sa condition en tant que citoyen et en tant qu'écrivain subversif.

La douleur est double surtout lorsqu'il est question d'un tiraillement entre le rêve, la réalité et l'espoir pour un lendemain meilleur. Un véritable déchirement que l'auteur va extérioriser dans son recueil intitulé : *Tous les déchirements*. L'auteur clôture son recueil ainsi :

« Nous avons vaincu l'oubli et la peur du souvenir. Si nous ne savons pas où nous allons, du moins nous savons d'où nous venons. Et ce qu'il nous a coûté d'être, au sortir du labyrinthe, à ce carrefour des épreuves humaines » (Restuccia, 2003, p. 96).

Le déchirement dû suite aux blessures de vécu n'effaceront jamais les signes primordiaux de l'identité.

Vaincre l'injustice est un appel à la future génération pour forger cet « Autre Maroc ». Ce Maroc qui posséderait la culture comme la véritable arme. Un Maroc de la jeunesse et des femmes aussi. Un Maroc qui fait de la culture un monopôle sur lequel se base tout projet « politique, sociétal et civilisationnel ».

A. Laâbi a partagé avec le lecteur marocain ses

« préoccupations, [ses] déchirements, [sa] rage, [sa] révolte, mais aussi [ses] espérances »

en faisant de cet ouvrage une bombe d'énergie qui va basculer cette situation triste du Maroc actuel vers un « Autre Maroc » qui chantera l'hymne culturel en jouant à la fois deux rôles : celui de l'écrivain et celui de « l'intellectuel- citoyen » qui possède un point de vue même des propositions politiques. L'écrivain ce que l'on veuille ou non est un « écrivain politisé ».

Il ne peut pas passer en marge de la réalité politique sans être engagé et même enragé par ce qui l'entoure. L'écrivain est hanté par deux voix : « le pessimisme de la raison » et « l'optimisme de la volonté » comme l'affirme A. Laâbi, la réalité est présente avec l'arôme de dépréciation pessimiste par contre, l'optimisme réside dans notre volonté de changer cette amère réalité, à travers l'engagement des intellectuels qui vont mobiliser les jeunes pour participer à la construction d'un *Autre Maroc*.

L'intellectuel selon Laâbi n'est pas un « symbole », il le dénonce clairement :

« on n'est pas là pour être des symboles, mais on écrit, on partage avec nos co-citoyens leurs souffrances, leurs douleurs, leurs aspirations. On est là malgré tout et ils savent qu'ils peuvent compter sur nous, par ce que nous, on n'a rien à acheter, rien à vendre. Nous sommes des hommes libres ».

Penser librement, c'est écrire son point de vue d'une façon neutre sans arrière-pensées, sans avoir des objectifs cachés. Le rôle de l'écrivain réside dans le fait qu'il soit un porte-parole de ceux qui ne peuvent pas prendre la parole.

Concernant son roman intitulé *L'Œil et la nuit*, Marc Gontard déclare que sa réédition « n'est qu'un acte de réhabilitation d'une phase de la vie reniée par Laâbi. L'Auteur déclare en réponse, qu'au contraire,

« renier une œuvre ou une phase de sa création pour un écrivain, c'est concevoir une partie de soi-même sous le signe de la monstruosité. C'est devenir l'Inquisiteur de soi-même » (Restuccia, 2003, pp. 94–95).

Il s'agit d'un récit relatant le contre-jour vécu par le narrateur, là où il trace l'itinéraire de l'oppression et du déchirement identitaire.

L'engagement intellectuel possède une mission qui donne sans attendre de récompense. La seule et véritable récompense visée c'est celle de libérer les esprits. Cet engagement peut leur coûter l'exil. C'est le cas de plusieurs écrivains marocains qui ont été contre le Régime mais cela n'empêche pas d'avouer qu'ils défendaient leur identité, leur pays en pleine transparence. Laâbi l'affirme ainsi :

« j'ai toujours écrit sur le Maroc parce que c'est le pays que je porte et qu'il me porte, c'est mon pays, il n'est pas leur pays. C'est le mien, c'est moi qui le défends. C'est Abdellatif qui le défend. Nous sommes dans notre pays. Eux, ce sont des étrangers, ce sont là pour intérêt. Un jour ou l'autre, ils partiront parce que leur intérêt s'arrêtera » (Laâbi & Serhane, 2014).

L'écrivain révolté est toujours attaché à son pays d'origine. La question d'identité est l'une de ses primordiales priorités.

La mission de l'intellectuel à l'instar de Laâbi est bien claire, malgré l'exil. Le retour au pays semble un devoir honorable qui va lui permettre de sentir son appartenance et de sa citoyenneté envers son pays d'origine. L'exil n'a jamais fait de lui un étranger, par contre, l'« étranger » c'est le politicien qui porte à la fois deux casquettes : la première celle de la politique mensongère et la deuxième celle des intérêts car là où il y a intérêt, il y a allégeance à cette politique de « langage [qui] ment » et quand l'absence d'intérêts s'impose, le politicien devient comme un pied noir. Il possède une étrangeté fatale aux valeurs qu'il a toujours fait semblant de défendre.

Pour Laâbi, il n'est pas question de fortune, mais c'est une question d'appartenance au pays comme il l'affirme ainsi :

« On ne veut pas faire de l'argent, mais on veut rester debout. On veut rester debout. On veut rester fier et on veut que le pays relève la tête, c'est tout » (Laâbi & Serhane, 2014).

La question présentée est celle d'une vraie identité, d'une identité qui honore, non pas une identité d'un Maroc en crise, d'un Maroc avec une politique malsaine.

Le problème de la langue se pose à ces écrivains, pourquoi adoptent-ils le français comme étant la langue d'expression? Pour Laâbi, il ne faut pas qu'on lui pose cette question, car pour lui, ce n'était pas un « choix », c'est une « obligation », vu « l'histoire coloniale et l'école coloniale » aussi, il était obligé de s'exprimer en français afin de transmettre le message de toute une civilisation et une culture marocaine avec ses biens et ses failles :

« C'est la question qu'il ne faut surtout pas poser à un écrivain maghrébin de langue française [...] parce qu'on fait comme s'il n'y avait pas d'histoire coloniale, comme si que nous, on était pas à l'école coloniale et qu'à l'école coloniale, on nous a pas appris l'arabe. Donc, on était obligé un moment où on a senti le besoin d'écrire [...] On écrit en français, ce n'est pas un choix, ce n'est pas par allégeance à cette langue supérieure aux autres dans l'esprit de certains, non, c'était une nécessité. C'est une langue qui nous a été imposée au départ et bien on s'est imposé à cette langue, on l'a meublée à notre façon et on l'a travaillée à notre façon et on l'a fait notre propre langue qu'on partage avec les autres locuteurs en langue française » (Laâbi & Serhane, 2014).

Laâbi joue le rôle d'un traducteur aussi, dans la mesure où il transmet les failles d'une société, d'une culture et d'un peuple. Il manipule la langue de l'Autre pour décoloniser à la fois l'écriture et le Moi blessé, traumatisé par les circonstances du temps et de l'espace :

*« Cependant, selon Lawrence Venuti lorsqu'il parle de traduction dans *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, le bon traducteur se doit de permettre au langage d'origine d'influencer le langage cible, il faut arriver à la conclusion que malgré son usage de la langue française, et la situation de permanente traduction dans laquelle Laâbi se trouve, il existe une voie qui lui permet de décoloniser dans les faits son écriture. Cette voie se situe dans l'espace créé entre la langue d'origine et la langue cible » (Miskowiec, 2010, p. 45).*

La traduction nécessite la fidélité au texte d'origine. Et Laâbi en tant qu'écrivain engagé, il a été fidèle à ses origines, à ses valeurs en tant que citoyen – cultivé. Il a été le porte-parole d'un peuple dans la majorité n'ose pas parler.

Souvent l'auteur déploie les espaces blancs afin de marquer le silence ou les intervalles brusques. Cela peut indiquer aussi la transition entre les instances. Ainsi que le détournement concernant les attentes du lectorat :

« Une brume blanche et acre envahit ton cerveau. Mourir, ce n'est donc que cela ? [Espace blanc] Quand tu te réveilles pour la deuxième fois, un grand silence règne dans le débarras » (Le Fou d'espoir, 45). » (Miskowiec, 2010, p. 46) .

Il s'agit d'une confession marquée sur une page blanche afin de décrire la torture vécue.

Il s'agit d'avouer l'inavouable et d'exprimer silencieusement un déchirement vécu. Selon Chikhi :

« Les blancs [de la page] mettent en place une véritable stratégie de la capture, qui suspend le texte au bord de ses failles, le détourne de son orientation première qui se voulait acte de représentation d'un référent sans ambiguïté, le texte ainsi fragmenté, se lie tout à la fois à l'intelligible et au sensible, qui refusent l'un et l'autre de disparaître » (Miskowiec, 2010, p. 48).

Cette déchirure vécue se traduit à travers différentes manières au niveau d'écriture.

L'écrivain maghrébin en langue française est un artisan bilinguiste qui a su ciseler la langue française avec de la matière purement maghrébine comme l'affirme Laâbi :

« Il y a tout une rythmique, une musicalité, un lexique, un imaginaire, une mémoire de l'autre langue qui arrose en permanence le texte en français et là l'originalité de cette littérature écrite en dehors de l'Hexagone ».

La langue française devient une autre : une langue ciselée et mise au service du culturel maghrébin afin de transmettre son imaginaire et sa culture riche en variations.

L'écriture de Laâbi est le reflet d'une réflexion compatible avec une conscience bien éveillée. Sa vocation est de déployer tous les moyens stylistiques et scripturales pour rompre avec le passé et avoir un élan vers un présent vécu dignement et vers un futur stable :

« L'originalité du rythme qui alterne l'accélération du futur à l'usage mallarméen des blancs pour suspendre le sens ; le jeu des correspondances et des parallélismes, le choix des mots parfois élégants, parfois empruntés au langage oral, rendent sa poésie unique » (Miskowiec, 2010, p. 99).

Laâbi se lance dans une guérilla textuelle afin de faire face à l'oppression du pouvoir autoritaire et d'un peuple soumis.

La violence politique fait appel à la violence textuelle. Cependant, elle est souvent traduite par le « péri-textuel », il s'agit de transmettre le spleen à la fois historique et politique de l'époque et la torture de l'expression et de l'opinion. Alessandra s'interroge sur l'aspect de la violence en tant qu'action et en tant que réaction :

« peut-on décemment évoquer les cauchemars de l'histoire dans un langage de paix » (Miskowiec, 2010, p. 43).

Le discours subversif chez Laâbi a connu différentes transformations : partant du *Souffles*, vers *La Colline arabe* (1985), vers *l'Ecorché vif* (1986), *Tous les déchirements* (1990), *Le soleil se meurt* (1992), *L'Etreinte du monde* (1993) et *Le Spleen de Casablanca* (1996), etc. On est parti d'une subversion violente vers une subversion adoucie dans les publications récentes font preuve, notons à titre indicatif : *Presque riens* (2020), *La poésie est invincible* (2022), *La Terre est une orange amère* (2023).

Laâbi dans son recueil : *La Terre est une orange amère* invite à l'écriture :

« Il y a des mots qui consolent/ protègent/ Nous les écrivons / pour mieux les savourer/ en garder la mémoire/ et pourquoi pas les transmettre/ Que chacun prenne une feuille/ de quoi écrire/ et se prête à l'exercice ».

Ecrire des mots pour faire face aux maux. Les maux varient mais ils peuvent être vaincus par les mots. Par l'écriture réelle. Elle représente la continuité de la révolte sur le

plan intellectuel. Transmise d'une génération à une autre. Le discours subversif peut se métamorphoser tout en gardant les mêmes valeurs. La même foi d'engagement.

Nous allons voir que le discours subversive chez Abdelhak Serhane se croise avec celui de A. Laâbi marquant des traits de convergences et de divergences aussi mais la seule visée à portée subversive reste la même.

2. Serhane: le discours d'une dualité conflictuelle au Maroc

Abdelhak Serhane puise son identification de plusieurs militants de cette doctrine dissidente comme A. Laâbi, Serfaty, Ben Barka, toujours avec le « ton acerbe », « sur le mode de la fable à l'image », il exprime sa révolte à travers une richesse d'ouvrages citant à titre d'exemple : *l'Homme qui marche sur ses fesses*, paru aux éditions du *Seuil*, traçant le portait d'un garçon à « moitié homme », passant par cette métaphore afin de symboliser « un pays en moitié ». Ce symbole fait de l'ouvrage une bombe politique qui évoque la réalité sociale des politiques minables au Maroc.

A. Serhane fait de l'écriture une occasion pour châtier la situation du Maroc, là où règnent l'analphabétisme, la corruption et bien d'autres vices sociaux.

La situation de lectorat marocain est catastrophique, pourvu qu'il s'agisse d'un peuple qui ne lit pas, qui n'a pas de références : puisqu'il s'identifie à des fans de l'Etranger, il ne possède aucun très de repères qui va lui permette de mieux s'identifier. Cet appauvrissement culturel est la conséquence de la famille, de la politique et de la société : la famille a démissionné, l'école est en pleine déchéance et la politique est en perpétuelle dégradation.

Selon le proverbe arabe : « celui qui ne possède pas la chose, ne peut pas l'offrir ». Comment pouvons faire de la « culture » un « levier » si on offre ses clefs à une « femme analphabète » ou à un « fou qui se prend pour le philosophe du siècle ». Ce n'est pas une sorte du pessimisme gratuit de la part de l'écrivain, c'est pourtant un « désespoir » annonçant que « le chemin est très long, très difficile » car nous sommes face à un défi de difficultés multiples et enchâssées.

Evoquant la question de l'exil, cette notion chez A. Serhane diffère de celle de Laâbi. Pour Serhane c'est une « double exigence » vis-à-vis du Maroc et de l'humanité aussi, ce qui fait de l'écrivain maghrébin le porte-parole de sa société et l'ambassadeur des questions universelles :

« Si on est dehors parce qu'on a une double exigence, il n'y a pas que l'exigence vis-à-vis de ce pays, de ce peuple, de tout cela mais aussi vis-à-vis du reste de l'humanité. Le fait qu'on soit comme cela, des hommes ou des femmes de l'entre deux cultures, deux langues, deux imaginaires, etc. Bien cela nous permet aussi de faire passer des messages, mais nous sommes là quand par exemple les intolérances

montent, les incompréhensions montent, etc. Et bien, on est là justement pour faire la part des choses, pour que raison soit gardée, pour que ce double regard qu'on a à la fois sur notre société, sur le reste du monde nous permet aussi de participer à l'échelle universelle » (Bougdal, 2006, p. 21).

La question de la langue de l'expression reste toujours posée, pourquoi ce choix ?

Ce n'est pas un choix de la part de l'écrivain mais c'est une obligation imposée par le Colonisé : « Si on avait été colonisé par des Chinois ou par des russes, aujourd'hui, on serait des écrivains de langue chinoise ou de langue russe », mais cela n'empêche pas de dire que A. Serhane et A. Laâbi ont le même point de vue concernant « le bilinguisme », le français reste une langue d'expression mise au service de l'imaginaire marocain :

« j'écris en français, mais toute ma pensée, tout mon imaginaire marocain. Il n'est pas arabe, il est d'abord marocain, c'est la langue de ma mère. C'est la culture du Maroc, c'est ce que j'ai vécu, c'est ce que j'ai subi. Tout passe par là, même la structure des phrases qui est bien entendu une structure française, purement française, mais de temps en temps, il y a des structures purement marocaines » (Bougdal, 2006, p. 22).

Le français reste un moyen pour exprimer ce qui n'est pas français.

Dans la littérature maghrébine d'expression française, le français se manifeste comme une langue de « conflit » par rapport aux arabophones et aussi par rapport à l'Occupant qui donne le privilège de son occupation comme étant une forme du protectorat et faire de la langue d'origine la langue d' « indigènes » et donner le privilège à la langue de Molière pour répandre son pouvoir en s'appuyant sur la visée de civiliser les pays sous-développés mais s'agit-il d'une civilisation ou bien d'une « syphilisation » ?

Serhane montre que le français été un défi :

« C'est une victoire pour nous que de vous apprendre le français. Notre grand pari est de remplacer vos dialectes par la langue de Molière. Nous y viendrons avec le temps et de la bonne volonté, tous les Marocains se mettront à parler notre langue. (T.N. p. 45-46) » (Bougdal, 2006, p. 23).

Face à cette supériorité naît une autre manière pour mettre en valeur la langue arabe et dialectal par le seul argument que, soit qu'il en soit : le français ne doit pas être valorisé dans un pays musulman car il présente la langue des mécréants comme l'affirme Lahcen BOUGDAL en analysant une citation de Serhane dans son roman intitulé *Les Temps noirs*:

« Face à cette supériorité de la langue française, la langue arabe se réfugie dans une sorte de protectionnisme en faisant appel à sa dimension sacrée. Sa supériorité, elle la détient de son choix en tant que langue du Livre sacré. Autrement dit, elle n'est pas acquise par la distribution des jeux de pouvoir sur le marché linguistique. Ceci justifie le rejet du français par le fqih ».

« La langue n'a rien à voir dans la libération du pays. C'est d'ailleurs une langue de mécréants et il vaut mieux s'en tenir éloigné. Il n'y a que la parole de Dieu qui puisse venir à bout de ces démons. (T. N. p. 86) ».

Mais la langue de mécréants devient une langue de civilisation pour le héros de Serhane, ce personnage qui veut rompre avec le traumatisme de la maison coranique. Il découvre l'école et le comportement de l'enseignante le séduit comme le fait d'ailleurs la langue française. Cette dernière est pour lui une porte ouverte vers la modernité :

« La langue française me paraissait une langue d'amour et d'ouverture. Maîtriser cette langue revenait pour moi à maîtriser le monde de l'autre, le comprendre, le juger, interpréter ses signes et ses symboles afin de s'en servir le moment venu. » (T.N. p. 32) » (Bougdal, 2006, p. 25).

Entre la réalité du pays et le rêve d'une civilisation « perdue », Serhane met l'index sur ceux qui déforment la réalité et n'osent jamais changer leur destin. Ils tiennent souvent au « sacré » pour encourager leur sottise. Tout est une affaire de Destin. Alors que l'homme peut gérer son destin en faisant un flash-back pour tirer profit de son passé, se réconcilier avec lui et donner une nouvelle genèse au présent et un nouveau souffle au futur.

Par opposition, l'homme tombe toujours dans des comparaisons inutiles au lieu de se concentrer sur l'utile. Serhane l'affirme clairement dans un article intitulé *le deuil des langues*, les gens « tournent le dos au présent et même au futur. Ils tournent le dos au progrès et regardent à travers l'opacité de leur histoire pour y déceler le moindre symbole d'espoir » (Bougdal, 2006, p. 25). Le passé ainsi que le choix de la langue ne doivent pas bloquer le progrès ou attarder la réalisation du changement.

Une écriture qui semble à une « peinture cubiste ». Il reflète la réalité contradictoire concernant le rapport d'un marocain à la langue maternelle, et à la langue de l'Autre. Il s'agit d'un lien complexe car la langue peut forger un lien solide comme elle peut générer la sensation d'infériorité ou de supériorité selon l'usage de la langue. Le choix de la langue française chez A. Serhane était pour lui une langue là où il peut s'exprimer mieux comme il l'affirme lors du colloque du CIEF à Casablanca, en 1993 (Mesavage, 2013, pp. 159–169).

Le discours subversif chez Serhane met en question le sacré « coranique » en rapport avec le « sacré poétique » exprimé en langue française :

« Pour employer les termes de Gaston Miron, c'est le trajet du « non-poème » au poème, ce qui entraîne une souffrance inévitable. Car « le poème ne peut se faire / que contre le non-poème / ne peut se faire qu'en dehors du non-poème / car le poème est émergence / car le poème est transcendance ».

Pour éclairer la différence entre le non-poème et le poème, le sacré religieux et le sacré poétique, il sera utile de s'appuyer sur la distinction que fait Régis Debray entre le « sacré d'ordre » qui nous vient d'en haut et « nous parle de hiérarchie, respect, institution » et le « sacré de communion » qui « nous parle effervescence, subversion, fraternité ». (Mesavage, 2013, pp. 159–169) Le « sacré d'ordre » quand il est mal saisi et mal pratiqué. Il contribue à la déchéance de la société puisque les actes contredisent les paroles. Ce qui va donner par la suite le refus et la révolte.

Le discours dissident chez Serhane interroge la « création » littéraire tout en la mettant en relief avec la « Genèse du monde » : « Au commencement [était] le Verbe » / « Au commencement [étaient] les ténèbres » (Serhane, 1983, p. 11). La création par rapport à la « Création » (Mesavage, 2013, pp. 159–169). Il s'agit d'un rapport de conflit, d'une dualité paradoxale entre la croyance et les actes des « Croyants ». Pour survivre, il fallait créer un autre monde, parler un autre langage : celui de la révolte. Faire face au père, à la famille, au fqih, à la société, à la politique et à l'hypocrisie partagée. Il fallait créer un contre-discours, un discours violent afin qu'il absorbe la violence répandue dans l'espace social :

« Mettre en cause le lien de nécessité entre la langue coranique et la réalité est une manière de subvertir l'ordre religieux établi. Comme Baudrillard le précise : « La croyance à la réalité fait partie des formes élémentaires de la vie religieuse (...). Pour les apôtres de la légalité du réel et du rationnel (...) le principe de la réalité ne saurait être mis en cause » (Mesavage, 2013, pp. 159–169).

Serhane s'engage dans ce militantisme subversif pour mettre en cause la question littéraire par rapport à la question sociale. Il démystifie le langage « du sacré » et sacralise le « poétique » dans un véritable métabolisme.

Dans son roman *Messaouda*, il commence sa parole à travers le retour au « Temps de Genèse ». Dans un acte d'imitation de dieu : « (l)a création se fait par un surcroît de substance ontologique » (SP, 87). La création poétique et le sacré se rejoignent comme, selon les termes d'Eliade, « ontophanie et hiérophanie » (SP, 102) » (Mesavage, s. d., pp.

159–169). Nous pouvons dire que le verbe « poétique » pourrait calmer les traumas du « sacré » évoquant la parole et les actes tyranniques du *fqi* en guise d'exemple.

Nous pouvons dire qu'il s'agit d'un engagement pour avouer l'inavouable comme l'affirme Khalid Zekri dans son article intitulé : *Abdelhak Serhane : un engagement littéraire* :

« la subversion langagière de la norme se fait par l'ironie qui installe une distance nécessaire à cette subversion. La pratique littéraire devient ainsi un rempart contre la folie et les tartufferies sociales. Sans vouloir réduire l'article de R. Mathilde Mésavage à cette phrase de Blanchot qu'elle cite partiellement, disons que l'œuvre de Serhane y répond parfaitement: «Dans l'œuvre l'homme parle, mais l'œuvre donne voix, en l'homme, à ce qui ne parle pas, à l'innommable, à l'inhumain, à ce qui est sans vérité, sans justice, sans droit, là où l'homme ne se reconnaît pas, ne se sent pas justifié, où il n'est plus présent, où il n'est pas homme pour lui, ni homme devant Dieu, ni dieu devant lui-même! » (Zekri, 2006, p. 10).

Il est question d'une œuvre qui défend les valeurs humaines afin de sauver ce qui reste de l'humanité. Une humanité en train d'agoniser.

Abdelhak Serhane trace l'itinéraire de son engagement à travers l'écriture du réel, une écriture qui ne camoufle pas la réalité déchue de la société marocaine avec un tamis comme disait l'adage marocain. Khalid Zekri l'affirme ainsi :

« Abdelhak Serhane reste fidèle à la tradition littéraire maghrébine qui est en permanence à l'écoute du réel avec toutes ses misères car l'un des buts est de dénoncer les travers de la société en les ridiculisant. Cette démarche donne l'impression qu'une haine gratuite traverse Les Prolétaires de la haine. Il s'agit plutôt d'une poétique de la haine qui vise la réalité sociale et dit ses abus : « nommer un chat un chat et désigner les temps maudits par leur vrai nom », nous dit un personnage fou dans ce recueil de nouvelles » (Zekri, 2006, p. 12).

Pour peindre cette déchéance, Serhane déploie l'ironie comme symbole d'absurdité, parfois il a recours à l'humour, à travers le langage déformé et l'usage des « clichés ».

Lahsen BOUGDAL, dans son article intitulé : « *Les Temps noirs : la forge de l'ironie* » le confirme ainsi en citant Philippe Hamon qui : « dit à ce sujet : « l'ironie est un mode

d'énonciation global (tout le texte est ironique) comme local le narrateur ou l'un de ses personnages fait un effet d'ironie en un endroit précis du texte. Dans tous les cas, les signaux auront avantage à apparaître dès l'incipit du texte, soit par thématization et polarisation (l'un des personnages principaux du récit sera présenté dès les premières lignes comme spirituel [...]), soit par délégation à un personnage de conteur « spirituel », de la narration elle-même, comme dans la nouvelle à enchâssement. L'ironie [...] se signale souvent de tels effets méta- descriptifs ou de redoublements autodescriptifs (mises en abymes). Ainsi les « nouvelles à cadres » d'un Maupassant, où une histoire enchâssante contient une histoire enchâssée, et qui présupposent donc un certain « retour critique » a posteriori sur cette histoire enchâssée, commencent-elles souvent en affichant en incipit le mode (sérieux ou ironique) dont elles vont relever en présentant par exemple des conteurs stipulés comme maîtres ès farces, jovialités ou ironies diverses. Cela à des fins déceptives. » (Zekri, 2006, p. 18). Il déploie l'ironie afin de peindre la réalité masquée de l'Histoire du Maroc après l'Indépendance et les circonstances de la Résistance :

« C'est l'histoire de cette première faillite, de cet échec du symbole même de la Résistance, qui est mise en abyme dans le roman. Le premier chapitre est un résumé de ce récit principal. Par un jeu d'analepse et de prolepse s'alternent le temps historique et le temps de la narration, le passé (sous l'occupation) le présent (après l'indépendance). Ainsi, le roman obéit à une structure d'emboîtement où l'histoire enchâssée est commentée a posteriori. Le conteur est présenté comme un maître sérieux qui porte un regard critique sur ces faits historiques » (Zekri, 2006, p. 20).

Ce qui caractérise le discours subversif dans l'œuvre de Serhane c'est l'inclusion d'un bilinguisme entre les deux langues issues de deux imaginaires différents, de deux cultures différentes dont le but est de mettre la question de la langue sous l'échelle de l'expérimentation pour pouvoir par la suite s'arrêter sur les valeurs anciennes instaurées comme étant des principes indiscutables et vérifier par la suite le rapport entre le Nous et l'Autre.

Les nombreux procédés linguistiques font preuve d'une nouvelle sensibilité au niveau de l'usage de la langue française ainsi ils réfèrent à une écriture d'éclatement véhiculée par un imaginaire subversif et quasiment dynamique. Cette écriture englobe à la fois :

« les jeux de mots, traductions internes, idiotismes, graphies hétérogènes au code, littéralisme, créativité lexicale » (Fili-Tullon, 2009, p. 385).

Cette multiplicité des procédés et des styles d'écriture met les langues déployées en situation de « confrontation ».

Multiplier les procédés pousse le lecteur à s'interroger sur la voix énonciative, sa valeur mystifiée et démythifiée par l'auteur. Créer les nuances sémantiques donne l'impression de l'écriture chaotique et un style pervers et ironique. C'est un engagement littéraire pour mieux retrouver la liberté « perdue » dans l'espace réel à travers l'espace fictionnel. Une liberté rejetée dans la sphère religieuse et sociale. L'écriture devient un sacré engagement pour redonner vie à la création littéraire, à l'écriture en général.

La subversion dans le discours ou dans l'écriture n'est jamais dépendante d'un thème unique, par contre nous pouvons constater qu'il existe souvent plusieurs thèmes classés comme subversifs, citant à titre indicatif : les tabous, le sacré, le pouvoir, la soumission, etc. ces thèmes sont relativement liés à la condition individuelle et collective d'un peuple en véritable transmutation après son Indépendance. Faisant de la transgression un référent pour reforcer le système des valeurs partagées qui se présentent comme une source de référence.

Après avoir donné un bref aperçu concernant le discours subversif chez A. Serhane, nous allons essayer de voir les caractéristiques de la subversion qui prédominent le discours dissident chez Khaïr-Eddine.

3. Khaïr-Eddine : l'errance fondamentale

Mohammed Khaïr-Eddine ou « l'enfant terrible » de la littérature maghrébine à vocation subversive. Ses écrits s'inscrivent dans le courant dissident à l'instar de Laâbi. Ils marquent la rupture avec le passé. Ses œuvres dénoncent la culture traditionnelle « servile ». Son discours rejette les pratiques de soumission folklorique que la société marocaine pratiquait dans son circuit socio-politique et culturel à cette époque. Le discours de Khaïr-Eddine est un discours violent qui met en relief la réalité rétrograde du pays et le rêve de l'écrivain pour une société là où la justice, la dignité et la liberté pourraient régner.

L'écrivain essaiera de faire table rase à une culture traditionnelle en commençant par subvertir ses composantes. Il donnera une autre dimension à l'écriture, une écriture moderne là où l'imaginaire populaire prend une autre perspective.

Le travail de déconstruction chez Khaïr-Eddine ne se réalise pas à travers le renoncement du patrimoine subverti. Au contraire, c'est une manière de le réécrire, de le représenter différemment. Là où l'écriture va renaître de ses cendres par le biais de démythification de la représentation mensongère du vécu.

Il est nécessaire de souligner que la démythification du patrimoine culturel chez cet écrivain se manifeste à travers l'inclusion de l'oralité et plus précisément le récit d'Ounamir, un récit issu de la tradition orale amazighe et qui sera présent dans les trois œuvres de l'écrivain : *Corps négatif*, *Le Déterreur* et *Légende ou vie d'Agoun'chich*.

Il s'agit d'un attachement à la culture d'origine et à l'usage de l'héritage socio-culturel dans la littérature subversive et moderne. Il est question d'un travail cyclique faisant du

roman un espace pour traduire l'attachement à l'identité d'origine. Khaïr- Eddine l'affirme clairement:

« [...] j'ai terminé un cycle, et [...] il faut commencer un autre cycle. Je peux considérer que les 8 bouquins jusqu'à présent édités constituent un livre, d'Agadir au Peuple, avec bien entendu, pour chacun une séparation chapitrable » (Nerci, 2000, p. 83).

L'écrivain s'identifie à son personnage d'Ounamir. Il partage le même son que son héros: étrangeté, déracinement, perte et anonymat.

Une perpétuelle errance de l'auteur- narrateur confronté aux paradoxes du quotidien:

« O vie, mon histoire avec toi, c'est celle D'Ounamir, / Séparé de ses parents et de ce qu'il aimait. / Monde, il se perdit dans toi, jusqu'à en mourir » (Justinard, 1930, p. 74).

De même pour Mohammed Khaïr- Eddine, la question de la dissidence était avant 1934 à travers la dissidence Atlasique avant la colonisation française :

« Tout le Sud marocain était en dissidence, c'est-à-dire qu'il ne connaissait pas le Pouvoir Central ».

Dans sa Légende et vie d'Agouchich , M. Khaïr – Eddine évoque la « mort de toute une culture terrienne », chose regrettée par l'écrivain car la « tendresse qu'il a vécu à l'enfance » s'est effacée au profit d'un « sacré complètement bousié », et « éliminé par les Mégapoles ». L'écrivain se lance dans cette révolte subversive tout en marquant l'instauration du profane et l'élimination du sacré à travers la démarche politique et sociale qui venait s'imposer :

« Il y a une pollution humaine qui vient de se mettre là et qui ne travaille plus la terre, qui ne plante plus ses racines profondément [...] Il y a une perte de sacré fondamentale » (Khaïr-Eddine, 2015, pp. 10–11).

Khaïr– Eddine évoque une métaphore pour décrire Tafraout :

« là où la géologie et la métaphysique se mêlent. La métaphysique pour lui est « un sentiment de pureté, une recherche de gai à travers les éléments ».

Mais cette quête du beau reste qu'une illusion comme si « on attend un Godot » qui ne viendra jamais. Ce peuple qui se réveilla un jour pour mettre fin à ces fantômes politiques et idéologiques qui font du pays un Château du dilemme.

Comme étant un « homme libre » et malgré l'exil. Khaïr- Eddine à l'opposé de son personnage Agoun'chich, il a retourné au Maroc, par obligation, afin d'écrire, afin de faire

entendre ce cri qui irrite sa voix pour libérer ses co-citoyens de cette torture civilisationnelle à lourd fardeau :

« Agouchich est parti comme beaucoup d'hommes pour se diluer dans l'anonymat du Nord, moi, j'étais obligé de revenir parce que tout de même, il a fallu ne pas rompre complètement. Il était nécessaire que je revienne, c'était indispensable, je suis allé là-bas et voilà ce que j'ai écrit, après deux ans de l'enquête et deux autres années de rédaction intermittentes » (Nerci, 2000, p. 83).

Il s'agit d'une rupture douloureuse, un retour pesant et la surconscience s'installe s'adapte avec le déchirement senti et ressenti avec le temps.

Une métamorphose se présente ainsi: un attachement à ses origines : « on ne peut efficacement communiquer avec les autres qu'en étant soi-même bien ancré dans sa culture, le mot culture signifiant ici terre et connaissance viscérale de cette terre » (Khäir-Eddine, 2015, p. 11) et puis une fuite vers l'anonymat, une errance dans l'exil. Il est question de lâcher prise. Pourquoi défendre une communauté dépourvue de ses propres valeurs ? :

« Moi défendre ces barbares ? Tu rigoles ! Je ne les défendrai pas ! [...] Je ne peux point aimer cette langue. Je renierai les berbères qui auront pour du fric ou des espoirs inutiles trahi la fonction de ce monde » (Khäir-Eddine, 1978/2002, pp. 67–68).

Défendre son identité, défendre sa propre langue, sa propre culture. L'écrivain après son retour au pays et vu l'expérience vécue pour défendre sa langue amazighe, il constate que sa culture était victime d'un passé injuste, d'une histoire taouée dans l'Histoire. Sa subversion s'adoucit et son discours prendra une autre forme : faire face à la réalité, l'accepter. Prendre du recul pour mieux l'affranchir.

En somme, la question du bilinguisme s'impose même pour cet écrivain, s'agit-il d'une perte de liberté en utilisant la langue française comme étant une langue d'expression?

Absolument pas, les langues restent des armes à maîtriser pour le bon emploi et pour la bonne raison, mais ce talon n'est pas donné à tout le monde. Khäir- Eddine l'exprime ainsi :

« C'est un vieux problème, celui du déracinement linguistique. On peut fonctionner dans toutes les langues actuellement, la seule condition est la suivante : de savoir le faire, c'est tout » (Yamlahy, 2015).

Ce discours dont la subversion laisse rejaillir plusieurs voix : l'amour véridique du pays, l'espoir d'un Nouveau Citoyen, d'un Vrai Politicien qui vont faire de la culture un centre

d'intérêt pour une ré-éducation citoyenne qui s'adaptera aux attentes de la jeunesse et qui gardera dignité aux femmes et aux hommes dans le même Pays.

Cette révolte est une mission pénible qui a coûté la vie des intellectuels et même leur liberté, afin de retracer un « Maroc bien redressé », un Maroc fort au niveau politique, économique et sociale. Un Maroc de liberté, un Maroc de culture, un Maroc d'Enseignement et de Recherche Scientifique de qualité. Un Maroc de fierté. C'était la mission des intellectuels d'où la validité reste une responsabilité entre les mains de ceux qui appartiennent vraiment à ce pays, corps et âme, non pas de ceux qui répètent des slogans politiques selon leurs propres intérêts et qui sont capables de changer le masque selon leur besoin.

Conclusion

Avant l'expérience carcérale, A. Laâbi s'est engagé pleinement pour écrire le Maroc et défendre ses principes qui visent à avoir une culture marocaine saine, une responsabilité individuelle qui serait compatible avec la responsabilité collective. Il s'est engagé poétiquement pour remettre en causes les questions de la vraie citoyenneté et de la véritable politique. Il s'agit bien d'une poésie authentique qui interroge les conditions d'un peuple qui a connu la colonisation sur le plan géopolitique et culturelle. La question qui se pose ce n'est le fait d'écrire dans la langue d'origine ou dans la langue de l'Autre. La question que l'on doit poser est la suivante: est ce en écrivant, on va jusqu'au bout de son propre engagement tout en restant fidèle à soi-même ou bien on se contente uniquement de tout ce qui est superficiel?

Abdelhak Serhane trace l'itinéraire de son engagement à travers l'écriture du réel, une écriture qui reflète la déchéance d'un peuple marocain qui vit la soumission tout en restant figé comme un totem face à ses propres misères. Il peint la réalité avec ironie et haine en déployant le bilinguisme comme étant un moyen d'exprimer en français ce qui n'est pas français. Le métissage à la fois culturel et scriptural nous met face à une œuvre hybride. Serhane s'engage dans le projet subversif en choisissant de faire de son œuvre un microcosme de la société. Elle devient de ce fait « une merveilleuse machine à raconter » (Todorov, 1971, p. 90). Déployant l'oralité, les proverbes, les phrases courtes, le conte populaire et l'onomastique comme signe culturel. Il met le lecteur face à sa propre réalité tout en faisant de la narration une véritable dualité conflictuelle. Serhane s'est engagé dans ce projet subversif mais la question qui se pose actuellement: Pourquoi ce silence actuel? Est-il question d'une pause pour une nouvelle réapparition littéraire ou bien s'agit-il d'une renonciation au projet dissident?

Khäir- Eddine trace la réalité sociale dans le même sens d'ironie, dans la mesure où l'homme travaillé par la modernité semble courir derrière un mirage non réalisable car sa modernité n'est qu'une sorte de consommation aveugle des doctrines étrangères, un simple geste d'imitation d'une masse étrangère qui efface notre identité. Il est question d'un nouveau départ à la recherche de l'Inconnu, tentant de gagner la modernité sans se rendre

compte de la perte d'identité qui se décompose dans la peau d'une autre culture au profit de l'effacement. A ce propos, il fallait mettre en question: « *la pensée arabe, sa manière de concevoir la lutte comme étant toujours une lutte entre : - Le Moi et l'Autre ; - L'Individu et le Groupe (ou la Société) ; - Le Sujet et l'Objet. Aussi entre : - L'Orient et l'Occident ; - L'Authenticité et la Modernité ; - Le Sous-développement et le Progrès* » (Yamlahy, 2015, p. 162).

Il n'y a plus de place à l'hypocrisie intellectuelle, la tendance de consommation des dogmes religieux et institutionnels prête à être exécutée est achevée. La crise du vécu a fait appel à une écriture d'urgence.

Les trois écrivains se sont engagés pour défendre autrement leur pays, leur culture. Ils ont pris la parole pour défendre ceux qui n'osent pas parler, comme disait Laâbi: « *tout silence est une mort par défaut* ».

Remerciements

L'auteure tient à remercier l'équipe éditoriale de la revue ainsi que les évaluateurs pour leurs remarques et suggestions constructives ayant contribué à l'amélioration de cet article.

Approbation éthique

Cette étude relève du domaine des études littéraires et repose sur l'analyse d'œuvres, d'entretiens et de références bibliographiques publiées. Elle n'implique ni participants humains, ni expérimentation, ni données personnelles sensibles. Par conséquent, aucune approbation éthique n'a été requise.

Contributions des auteurs

Chaïmae Blilete est l'unique auteure de cet article. Elle a assuré la conception de la recherche, la collecte et l'analyse des références, la rédaction du manuscrit ainsi que la révision finale du texte.

Déclaration de divulgation

L'auteure déclare n'avoir aucun conflit d'intérêts en lien avec la rédaction, l'évaluation ou la publication de cet article.

Financement

L'auteure déclare n'avoir reçu aucun financement spécifique pour la réalisation de cette recherche.

À propos des auteurs

Chaïmae Blilete est affiliée à l'Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Fès, Maroc. Ses travaux s'inscrivent dans le champ des études littéraires francophones, notamment autour de l'écriture expérimentale, de la subversion, du bilinguisme et de l'engagement dans la

littérature marocaine d'expression française. L'article analyse les œuvres d'Abdellatif Laâbi, Abdelhak Serhane et Mohammed Khaïr-Eddine dans leur rapport à la question identitaire, au politique et à l'imaginaire d'un « Autre Maroc ».

ORCID

Chaïmae BLILETE  <https://orcid.org/0009-0003-6192-9526>

Déclaration de disponibilité des données

Aucune donnée nouvelle n'a été générée ou analysée dans le cadre de cette étude. L'article s'appuie sur des œuvres littéraires, des entretiens et des références bibliographiques accessibles publiquement et mentionnés dans la liste bibliographique.

References

- Bougdal, L. (2006). Les Temps noirs: La forge de l'ironie. In K. Zekri (dir.), *Abdelhak Serhane: Une écriture de l'engagement* (pp. 21–25). Université Paris 13, Centre d'Étude des Nouveaux Espaces Littéraires.
<http://formationseducata.e-monsite.com/medias/files/9782296147294-extrait.pdf>
- Fili-Tullon, T. (2009). Figures de la subversion dans les littératures francophone et d'expression arabe au Maghreb et au Proche-Orient des années 1970 à 2000 (R. Boudjedra, A. Cossery, E. A. El Maleh, É. Habibi et P. Smail) [Thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle–Paris 3]. [theses.fr. http://www.theses.fr/2009PA030012](http://www.theses.fr/2009PA030012)
- Justinard, L. (1930). Poèmes chleuhs recueillis au Souss. *La Revue du Monde Musulman*, 60, 74.
- Khaïr-Eddine, M. (2002). *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants*. Tarik Éditions. (Œuvre originale publiée en 1978)
- Khaïr-Eddine, M. (2015). *Légende et vie d'Agoun'chich*. Tarik Éditions.
- Khaïr-Eddine, M. (1975). Poésie ininterrompue [Vidéo]. YouTube.
<https://www.youtube.com/watch?v=qWPYRuFIB4w>
- Laâbi, A., & Serhane, A. (2014, 9 mars). Littératures sans frontières [Entretien par C. Fruchon-Toussaint]. RFI. <https://www.rfi.fr/fr/emission/20140309-abdellatif-laabi-abdelhak-serhane>
- Mesavage, R. M. (2013). La transmutation du sacré et la parole poétique dans l'œuvre d'Abdelhak Serhane (pp. 159–169). OpenEdition Books.
<https://books.openedition.org/pur/15212?lang=fr>
- Miskowiec, N. (2010). Se réécrire: L'appropriation du langage du colonisateur, une lecture du Chemin des ordalies d'Abdellatif Laâbi [Mémoire de master, Louisiana State

University and Agricultural and Mechanical College]. LSU Scholarly Repository.
https://repository.lsu.edu/gradschool_theses/3226

Nerci, N. (2000). Mohammed Khaïr-Eddine ou la rupture impossible. In M.-S. Zemmouri (dir.), *Présence berbère et nostalgie païenne dans la littérature maghrébine de langue française* (pp. 177–191). Publications du club du livre de la Faculté des Lettres de Tétouan. <https://books.openedition.org/pub/20668?lang=fr>

Restuccia, L. (2003). *Abdellatif Laâbi*.

https://www.openstarts.units.it/bitstream/10077/7011/1/Restuccia_LF_2003_2.pdf

Serhane, A. (1983). *Messaouda*. Éditions du Seuil.

Todorov, T. (1971). *Poétique de la prose*. Seuil.

Yamlahy, K. (2015). Se souvenir de Mohammed Khaïr-Eddine: Sur les voies d'une écriture subversive. Actualité. <https://actualitte.com/article/36066/auteurs/se-souvenir-de-mohammed-khair-eddine-sur-les-voies-d-une-ecriture-subversive>

Zekri, K. (2006). Abdelhak Serhane: Un engagement littéraire. In K. Zekri (dir.), *Abdelhak Serhane: Une écriture de l'engagement* (pp. 10–20). Université de Meknès/CENEL–Paris 13, Centre d'Étude des Nouveaux Espaces Littéraires. <http://formationseducata.e-monsie.com/medias/files/9782296147294-extrait.pdf>